Octobre 1995.

Article paru dans le journal de l'A.F.I.L.S.

C'est assurément une bonne nouvelle : une thèse de doctorat a été présentée et reçue avec succès à l'université Paris III sur l'interprétation en langue des signes (L.S.F.) présentée par Philippe Sero Guillaume sous la direction de Danica Seleskovitch.

Il sera maintenant difficile à l'A.I.I.C. de considérer l'interprétation en Langue des Signes comme un non-sens.

Cette thèse place donc désormais l'interprétation en L.S.F. au même niveau que l'interprétation en langues vocales.

Réjouissons-nous donc mais attention de ne pas trop entrer dans le détail de cette thèse. L'auteur a en effet un point de vue très marginal.

Si dans l'ensemble on trouve beaucoup de lieux communs sur la surdité et l'interprétation, certains paragraphes font tout de même frémir et ne manqueront pas d'attirer les foudres de la communauté sourde et la non adhésion à ses idées du monde des interprètes, ce qui ne gêne guère PSG qui s'est marginalisé depuis longtemps déjà.

Ainsi d'entrée de jeu page 40 la culture sourde n'existe pas :

"L'examen des arguments échangés de part et d'autre vont me permettre de mettre en évidence qu'il s'établit une ligne de partage entre ceux pour qui il va de soi que la L.S.F. se développe en symbiose avec le Français (sic), symbiose dont je mettrai en évidence la réalité et ceux qui l'occulte en se fondant sur toute considération de nature idéologique à savoir l'affirmation d'une identité et d'une culture sourde."

On trouvera d'autres surprise comme page 37 : *"...la L.S.F. se trouve sommée de prendre un champ de communication exigeant des outils lexicaux, syntaxiques et rhétoriques dont elle n'a pu se doter."*

Qu'il existe une carence lexicale en L.S.F. dans certains domaines, personne ne le nie. Mais confondre (volontairement ?) carence lexicale et langue carencée, c'est aller un peu loin. Car dire que la syntaxe ne permet pas à une certaine communication de passer, c'est dire que la langue a des limites et qu'elle ne peut faire passer l'ensemble de l'expérience humaine, qu'elle est donc incapable de transmettre certains messages.

Mais on comprend un peu plus loin ce qui motive de tels arguments qui d'ailleurs ne sont pas étayés. La L.S.F. ne serait adaptée qu'à une communication de "proximité", comprenez de conversation de comptoir du café du commerce. Bien qu'il tempère un peu plus loin son propos en disant : *" L'incapacité de la L.S.F. est à imputer à des raisons historiques et non à son génie propre."* Il n'hésite pas à dire : *"Ceci ne signifie pas que les grandes questions existentielles ne puissent être abordées mais qu'elle le seront dans un langage qui est celui de la vie quotidienne (préparation à l'action, manifestation d'un désir ou d'une émotion) éloigné de celui beaucoup plus distancé et abstrait (exposer, expliquer, etc...) de l'enseignement supérieur."*

Mais alors comment faire passer l'enseignement supérieur par l'interprétation ?

La réponse n'est jamais clairement formulée mais largement sous entendue : en Français (signé bien sur, ce sont des sourds, quand même...)

On y trouve aussi des affirmations aimables comme : "*il n'y a pas d'interprétation universitaire satisfaisante*". Merci pour les interprètes de Paris VIII, Toulouse et autres qui travaillent actuellement. Mais il semblerait en fait que PSG, depuis longtemps déconnecté du monde des interprètes, ne soit pas au courant tout simplement de ce qui se passe dans les universités depuis deux ans.

Il encourage également les étudiants sourds à créer des signes avec des interprètes et des professeurs (entendants). On sait depuis toujours que la création lexicale ne marche pas comme ça (voir l'échec du projet Lexica de l'ANPEDA°, voir également les réticences culturelles des langues minoritaires en voie de reconnaissance en milieu diglossique). Mais puisque la L.S.F. serait une langue sans culture...Quant aux raisons éthiques ou linguistiques qui vont à l'encontre d'une telle démarche, l'auteur semble-t-il, n'en a que faire.

J'en passe bien d'autres pour finir sur le bouquet page 544 : il s'agit du texte d'une conférence donnée par un psychologue entendant, M. Mesnard, en français, lors d'un colloque surdité-identité organisé par l'ASEI et l'IDAC à Toulouse le 7 juin 1990. En parallèle du discours de l'original on trouve celui de l'interprète en L.S.F. traduit en Français de façon "*loyale*" et "*même flatteuse pour l'interprète*". Il s'ensuit des écarts entre l'original et la traduction assez évidents.

PSG laisse tel quel et ne fait aucun commentaire. Un façon de dire sans le dire (on reconnaît bien là le style de l'auteur) combien les interprètes de conférences (en particuliers les Toulousains?) sont mauvais, alors que s'ils avaient été formés par des gens compétents...

Voilà donc une thèse qui était depuis longtemps attendue et somme toute assez décevante. Mais comme elle est la première en la matière on lui pardonnera sans doute quelques erreurs, même monumentales.

On supposera d'ailleurs que Danica Seleskovitch est la première à être indulgente en la circonstance puisque à mot couvert PSG privilégie dans sa pratique de l'interprétation universitaire la forme et le transcodage, au détriment du sens puisque, comme il le dit lui-même, les étudiants sont censés être bilingue français-L.S.F. et ils doivent pouvoir "*prendre des notes en français en regardant l'interprétation en L.S.F*". Ce qui en transposant dans une autre langue reviendrait à dire par exemple qu'une bonne interprétation de l'anglais vers le Français serait une interprétation qui permettrait à des auditeurs francophones de prendre des notes directement en anglais.

Et que ce passe-t-il quand nos clients sont monolingues, docteur ?

Francis Jeggli.